

Victorien Biet

L'AGNEAU
SACRIFICIEL

Roman

AlterPublishing

Ceci est une œuvre de fiction. Les personnages et les situations décrits dans ce livre sont purement imaginaires : toute ressemblance avec des personnages ou des événements existant ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Photo couverture : Toute reproduction interdite –
Composition et collection privée de l'auteur.

© AlterPublishing, 2021 – 1^{ère} édition
ISBN : 979-8526030052

Préface

Lorsque vint l'heure de peser le pour et le contre de la publication de cet ouvrage, constituant le journal de bord de celui que la presse surnomma « l'étrangleur des quais de Seine », la question de mon rapport personnel à cette personne fut soulevée, non seulement par mes collègues et celles et ceux à qui j'avais fait lire son travail, mais aussi par ma famille et mes amis. Après bientôt deux ans de procédures judiciaires, visant à établir mon niveau de responsabilité dans l'affaire des disparus des quais de Seine, procédures dont je ressortirai quasiment blanchie faute de preuves solides à m'objecter, la juridiction française s'était décidée à mettre ma bonne foi en exergue, en m'autorisant à publier l'ouvrage que vous tenez entre vos mains. Aussi vint pour moi le temps de répondre aux questions qui m'étaient posées, depuis ce terrible jour où toute cette affaire s'acheva définitivement dans la tragédie.

Tout d'abord, quel était mon rapport avec ce meurtrier ? Notre rencontre fut brève. Mais pendant deux ans, j'ai eu l'occasion d'explorer la psyché fascinante de cet être hors du commun. Tellement double, tellement fourbe... Pendant les deux années qui suivirent notre rencontre, j'ai fait mon travail de journaliste en tentant de répondre à cette question obsédante : mais qui donc était l'étrangleur des quais de Seine ? Si bien que l'homme devint un compagnon de

voyage, une présence fantomatique planant au-dessus de ma tête dans un nuage de fumée toxique. Je le voyais partout et chaque instant de mon existence était tournée vers lui. Il n'était pas un ami, il n'était pas non plus un allié. Au sens large, je dirais que cet homme était une abstraction, une tache d'encre que je m'échinai à faire disparaître de ma vie, jusqu'au moment où j'ai compris que je ne pourrais tourner la page qu'en respectant la promesse que je lui avais faite de publier son « roman », le récit de trois années de violence, pour l'instruction des masses.

Maintenant que vous connaissez mes raisons, vient le temps de répondre à la question qui me hante depuis le jour où cet homme s'est introduit chez moi pour me faire la conversation : qui donc est l'étrangleur des quais de Seine ?

Au dehors, c'est l'insoupçonnable. Un jeune adulte comme on en voit partout. À l'intérieur, c'est une plaie ouverte, béante, recouverte de sel. Ce jeune-homme, c'est le produit d'un monde que nous avons façonné, l'enfant monstrueux, à fleur de peau, d'une société violente et malade, où les rapports humains ne sont que haine, moqueries et jugement.

S'il fallait encore le dire aujourd'hui, je le dirais sans l'ombre d'une hésitation : je suis responsable. Je suis responsable autant que le reste de notre société qui n'a rien fait pour empêcher son tournant violent. Car si nous acceptons de voir plus loin que le bout de notre nez, il est important de comprendre ce que ce meurtrier a essayé de nous dire au fil de ces quelques pages. Le problème, le vrai problème de notre civilisation, c'est la violence globalisée, encouragée partout, tout le temps.

Le problème, c'est ce monde réseau socialisé dans lequel nous cessons d'être des êtres humains. Peut-être, alors, devrions-nous accepter que le bonheur universel se trouve dans la simplicité, la douceur, l'écoute, la compréhension. Ne serait-ce que pour éviter, à l'avenir, que ne naissent en notre sein des anomalies telles que cet individu.

Enfin, se pose pour la société une question de droit pénal et cette question, dans le cas où un tel procès devrait un jour être organisé, doit impérativement trouver une réponse même si, pour cela, il nous fallait pénétrer dans la psyché d'un être aussi tordu. Dans un premier temps, quel niveau de responsabilité devons-nous conférer à ce meurtrier ? Dans le cas de l'étrangleur des quais de Seine, les victimes se comptent par dizaines pour atteindre, peut-être, jusqu'à plus d'une centaine d'âmes fauchées. Qui plus est, il est question d'assassinats mais aussi d'actes monstrueux que je ne nommerai pas... La justice d'un État faillible est-elle suffisamment compétente pour décider de la punition qu'il convient d'administrer à un individu capable de telles atrocités ?

Dans un second temps, si la réponse est Non, la justice doit-elle se décharger de ses responsabilités et confier l'administration de la justice au public, en dehors du droit, orienté purement et simplement par la morale, au risque de faire éclater cette grosse bulle de violence occidentale gonflée chaque jour un peu plus ? S'il me fallait boucler la boucle et apporter une réponse définitive à cette question, alors ma réponse serait Non et je l'explique. Ce dernier événement traumatisant sur le plan politique et culturel était son choix. S'il a décidé

cela, c'était à dessein ; et c'est là qu'il convient de rappeler que l'étrangleur des quais de Seine est aujourd'hui considéré par tous, non plus comme un simple tueur en série, mais comme un tueur de masse, comme un terroriste. L'objectif de tels hommes est de faire trembler la société sur ses bases, pour la transformer en dehors des clous démocratiques.

Céder comme nous l'avons fait à l'assassin, c'est lui concéder la victoire sur tous les tableaux et c'est, en plus, lui dire droit dans les yeux qu'il avait raison et qu'au final, tous autant que nous sommes, nous sommes aussi mauvais que lui.

Ici s'achève mon intervention dans la rédaction de ce roman.

Chapitre I

Another Day of Sun

© *Another Day of Sun* (Lalaland de Damien Chazelle)

La chatte

Sublimation, sublimation, sublimation.

L'appareil génital féminin est un concept. Ça ne ressemble pas à grand-chose. C'est plutôt laid. Finalement, c'est un trou qui ne pouvait pas se contenter d'être un trou. Un ambitieux. Une fulgurance corporelle. L'éclat de génie d'un architecte fou ayant pour mission de fabriquer un trou. C'est la première fois que j'en vois un vrai à ce moment-là et j'avoue que ça m'a fait une drôle d'impression, comme si, du fait que la « chatte » soit un organe interne, elle me fasse l'effet d'un bout de chair à vif, d'une plaie ouverte, d'un trou dans la peau fait au cutter, par lequel on devrait enfile une bite comme on enfile une chaussette. L'image est parlante et a d'ailleurs été utilisée au cinéma dans le dernier volet de la trilogie de Tom Six¹. Bref. Cet organe a quelque chose d'underground et de tout à

¹ *The Human Centipede III* de Tom Six.

fait sulfureux pour le gay que je suis. Lorsque cette belle brune vénéneuse et orientale s'est mise nue, exhibant sa poitrine devant mes yeux de puceau hétérosexuel, telle une Valérie Solanas de tragi-comédie, lorsqu'elle ôta sa culotte à moitié transparente pour livrer à mon regard effrayé son temple du plaisir, je me suis senti absolument transgressif dans ma normalité, m'émancipant des carcans de mon orientation sexuelle. J'étais un peu le Andy Warhol de la chatte.

J'aurais d'ailleurs voulu imprimer ces seins, cette chatte et ce cul à l'infini, sur des kilomètres de rouleau de papier multicolore, jusqu'à en altérer l'essence, jusqu'à ce qu'ils ne soient plus que quelques misérables taches d'encre sale, derrière lesquelles se cacheraient les subtiles nuances des arômes qui mènent au nirvana.

Je ne dis pas que notre rapport s'est fait sans appréhension. Pour dire les choses simplement, j'étais attaché au pied du lit, les deux mains dans le dos, et l'acte de plaisir s'est strictement limité à l'utilisation de mon visage à la manière d'un quelconque masturbateur, ma langue étant elle-même chargée de pénétrer la cavité humide dont j'espérais du plus profond de mon cœur qu'elle ne constituât pas un repaire à microbes en tous genres (ce qui était relativement certain, j'en conviens). J'ai toujours été plus ou moins hypocondriaque. Les microbes me terrorisent. Alors, au moment le plus grand, lorsque ma langue parvint à son but, je pensais au système de livraison postale. Une colossale institution parfaitement huilée et gangrénée jusqu'à la moelle par les syndicats d'extrême gauche. Comment espérer, alors, se soustraire à l'inferral casse-tête du week-end de l'Ascension, un interminable calvaire sans

horizon libérateur s'étalant sur quatre jours, où le pays tout entier est à l'arrêt pour célébrer une fête que plus personne ne célèbre ? Comment ne pas sombrer dans la folie, finalement, alors que les douanes font mariner de simples enveloppes timbrées pendant dix jours avant de les libérer pour un jour férié ? J'étais à tel point révolté que je crois bien que la belle brune s'en est rendu compte, mais, de là où j'étais, il m'était impossible de tenter d'analyser son expression que je me risquais cependant à imaginer circonspecte.

Penser à la Poste m'empêchait de penser aux millions de germes cypriques qui se baladaient sans le moindre doute sur ma langue, à l'instant où je l'utilisais pour, humiliation suprême, conférer un plaisir certain à ma partenaire qui gémissait à chaque léchage ; tandis que moi, frustré, la langue engourdie, je mourais d'un ennui sans doute aussi profond que cet orifice charnel (c'est dire). La séance s'éternisa durant de longues et interminables minutes et lorsque le sujet de la Poste fut conspué au point d'en finir parfaitement rationalisé, il me revint en mémoire qu'à la sortie de ce plan, que je qualifiais en esprit de « chiant comme la pluie », il me faudrait racheter du lait demi-écrémé, du chocolat en poudre, de l'eau gazeuse (et non pas gazéifiée), du beurre (salé ou au moins demi-sel) et des corn-flakes nature, tout ce qu'il y a de plus banal (l'Éden).

Certes, c'était ma première relation sexuelle avec une femme. Mais passée l'excitation, l'appréhension, le dégoût, la femme n'étant que le second modèle, physiologiquement plus complexe, de l'être humain avec sa banalité et son lot de déceptions, on admettra qu'une relation sexuelle avec cette dernière est

finaleme nt presque aussi ennuyeuse qu'une visite guidée au musée du parfum.

Cela dit, j'aimais la sensation d'humiliation que je pouvais ressentir. J'aimais être plus bas que terre, relégué à la place la plus basse, à peine digne de masturber ma Maîtresse de la manière la plus déshumanisante qui soit. Mon seul souci était celui de l'attente. « Nom d'un chien, faites qu'il se passe quelque chose ! » beuglais-je intérieurement, pensant à tout le bruit que pouvait faire le monde pendant que j'étais là, dans un silence quasi religieux, seulement perturbé par les grésilleme nts du présentateur des actualités, à moitié endormi, comme pendant une séance de relaxation méditative, à lécher la chatte de cette femme magnifique. Les travaux, les autoroutes bouchonnées, les bébés qui pleurent, les soldats qui hurlent, les bombes qui explosent, les vagues qui frappent la côte, les divas et les ténors chantant la note la plus haute de leur récital, les concerts de rocks aux millions de spectateurs, le pétrole qui jaillit des entrailles de la Terre, la roche qu'on brise, les tempêtes et les bourrasques et moi j'étais là, au centre de l'univers, dans le silence le plus absolu, bercé par un doux filet de lumière passant au travers d'un volet cassé, tel un ruban de satin volant au milieu de cette chambre obscure (vous pouvez me citer).

D'après mes calculs, il ne devait pas être loin de vingt heures. J'étais arrivé une heure plus tôt et je savais que je devrais partir avant vingt heures trente pour une raison quelconque qui ne m'intéressait pas outre mesure. En fond, la télévision tournait et je fus relativement surpris d'entendre la Marseillaise lorsque

ma dominante atteignit l'orgasme. La synchronicité fut telle qu'elle cessa de gémir moins d'une demi-seconde avant que ne retentisse la première note. J'étais alors une sorte de héros national, de Charles de Gaulle lubrique, tendant la main vers le clitoris et m'époumonant que « je vous ai compris ». Je me sentais alors comme ayant débarqué sur les plages normandes. L'ennemi était à terre, rendant son dernier souffle dans sa petite mort.

Elle s'allongea sur le lit et ne bougea plus. Je n'étais pas très solidement attaché (le symptôme d'un plan gâché, selon moi) et je parvins, considérant que la séance était terminée, à me libérer seul, sans difficulté. Je restais assis, écoutant la respiration de cette femme sublime, désormais ponctuée par la voix du Président de la République. Cette dernière était faible, mais j'en distinguais quelques bribes et les sous-titres aidant, je fus bientôt totalement alerte de la situation.

« Épidémie », « Guerre », « Confinement de la population », « Catastrophe », « Masques », « Virus », « Maladie », « Mort » ...

J'étais assis au pied du lit dans mon pilou-pilou. Il faisait encore jour. Je le savais, car je voyais les derniers rayons solaires rosés de la journée passer à travers les rideaux troués. Je savais tout juste marcher, mais j'arrivais à me débrouiller. J'étais un petit gars solide et plein de ressources. Ma mère devait très certainement dormir, car aucune lumière ne sortait de sa chambre où l'obscurité la plus totale, une obscurité de cartoon qui me faisait imaginer mes yeux brillants au milieu du rien, m'attendait pour me flanquer la chair de poule.

Pénétrant dans la chambre, je cherchais à discerner les contours de son corps et mes yeux commençaient à s'habituer. Aussi, avançais-je prudemment, à tâtons, cherchant, les bras en avant, le rebord de son matelas. Je le repérai rapidement, légèrement rougi par la lumière du réveil digital posé sur la table de chevet. Une odeur aigre se diffusait dans toute la pièce, mais j'étais sûrement trop jeune pour y faire attention.

Ma mère était la plus belle chose qui puisse exister dans l'univers tout entier et malgré l'âge, je me souviens toujours de son visage fin, joyeux, comme éperdument amoureux par essence. On aurait dit la Romy Schneider des petits villages français. Gracieuse, qu'elle était ! Belle et légère comme un voile dans le vent. Du moins, c'est ce que son souvenir m'évoque. Et je préfère m'en souvenir ainsi. Mais alors que je progressais dans la chambre, au fur et à mesure que l'odeur aigre devenait de plus en plus incommodante, il devenait de plus en plus certain que ce que j'allais découvrir dans ce lit altérerait à jamais la divine vision de pure et blanche Maman.

Mes petites mains. Fixant la télévision, les yeux exorbités, je me souvenais de mes mains. Je ne les voyais pas dans le noir, mais je sentais qu'elles étaient humides et dégageaient une terrible puanteur.

Je t'aimais tant, Hélène, disait Michel Piccoli à Romy Schneider dans mon esprit d'adulte². *Il faut se quitter. Les avions partiront sans nous. Je ne sais plus t'aimer, Hélène... C'est mieux ainsi, Hélène. C'était l'amour sans amitié. Il va falloir changer de mémoire. Je ne t'écrirai plus, Hélène.*

² *La Chanson d'Hélène* (*Les Choses de la Vie* de Claude Sautet).

Soudain, alors que je fixais le téléviseur, me remémorant ces images horribles de Maman, gisante, morte, sur son lit, ma gorge se noua. Ces images que je n'ai jamais pu voir, mais que j'ai senties, sans les comprendre, et que j'imagine, dans toute leur horreur. Je me souvenais de ce que j'avais fait ensuite, persuadé que je m'étais sali par accident et que je me ferais certainement disputer. J'étais sorti de la chambre pour me réfugier dans la salle de bain. J'étais trop petit pour me voir dans le miroir, mais j'étais tout de sang couvert. Des pieds à la tête. Seul le blanc de mes yeux contrastait sur ce tableau rouge. À la lumière, il m'apparut enfin que ce que je croyais être du chocolat ou quoi que ce soit d'autre était en fait du sang. Ça, je l'avais compris, bien que je ne réalisais pas ce que cela signifiait pour ma mère, dont j'apprendrai plus tard qu'elle avait été débitée en morceaux par un type qui se trouvait encore dans la chambre quand j'y étais entré. Enfin bref, le sang, j'en avais déjà vu. Pas dans de telles quantités, mais je savais en reconnaître quand j'en voyais. Alors, pris de panique, du haut de mes trois ans, j'escaladai la baignoire et me fis couler un bain, tout habillé, ne prêtant nulle attention au ramdam que j'entendais dans la chambre de ma mère. Alors il me sembla que cette chose qui restait collée à mon petit bras était un ongle arraché jusqu'à la racine.

La suite fut exactement le même tableau que celui qui se produisit dans l'appartement de ma Maîtresse. J'étais complètement paniqué. Je voulais m'arracher la peau. Je me sentais sale et je pensais sincèrement que j'aurais pu en mourir. Les yeux écarquillés, la gorge nouée et le souffle court, assis dans la petite baignoire, je retirai

mes habits et les jetai le plus loin possible. Du haut de mes trois ans, je fis le choix absolument tragique de me laver à l'eau bouillante. Savons, gel de douche, shampoings, eau de Javel (la bouteille traînait au pied de la baignoire) ... tout ce qui pouvait me nettoyer de la tête aux pieds fut déversé dans la baignoire. Je me souviens même m'être saisi d'une éponge et de m'être gratté la peau du visage pendant plusieurs dizaines de minutes, à l'aide de son dos rugueux, jusqu'à ce que mon sang se mêle à celui de ma mère. Des lambeaux de peau brûlée s'en allèrent et je souffrais, mais c'était bien moins désagréable que de réaliser dans quoi j'avais glissé. Encore aujourd'hui, je garde de larges cicatrices de ces brûlures sur tout le corps. La douleur me faisait du bien et chaque blessure que je m'infligeais était une délivrance.

Au pied du lit, je commençais à manquer d'air. Je m'étouffais presque. Alors, me relevant précipitamment, je me jetais sur mon sac à dos abandonné dans la pièce à côté pour en tirer ma Ventoline. « Rien de tel qu'un petit coup d'inhalateur dans le circuit », disait un personnage de téléfilm dont je ne saurais restituer le titre avec certitude³. Malheureusement, elle était vide. Je ne m'en étais pas servi depuis des années, bien qu'il me faille toujours la garder à portée de main et elle était vide. J'étouffais et je voulais hurler, mais aucun son ne sortit de ma gorge enflammée. Je souffrais le martyr et l'idée me traversa l'esprit un instant que, pour atténuer la douleur, je pourrais me scarifier, juste histoire de me

³ *IT* de Tommy Lee Wallace.

purger. Comme je l'avais fait étant encore un embryon d'humain, dans cette petite baignoire pleine de sang. Mais ça n'était pas une bonne idée et je décidai de revenir dans la chambre où la Maîtresse m'attendait, debout, l'air étonné, un peu effrayé aussi.

Avec le recul, je me dis que si j'avais été plus honnête avec moi-même, les événements qui allaient se produire dans les cinq prochaines minutes auraient pu être évités.

« T'es asthmatique, sale chien ? demanda la Maîtresse, debout, s'avançant devant moi et prenant de l'élan comme pour me gifler. Ça ne m'étonne pas. T'es qu'un faible, pédé. »

Elle me frappa puis me cracha au visage et si, à ce moment-là, je m'étais souvenu que j'avais particulièrement insisté sur le fait que je désirais une relation sans limites s'attaquant à des points extrêmement personnels (surtout à mon homosexualité qu'elle était supposée détester, étant donné son origine ethnique et sociale), de même que si elle ne m'avait pas craché à la gueule alors que j'étais en pleine crise d'hypocondrie (vaguement, mais tout de même), alors peut-être que je ne lui aurais pas foutu le plus monumental coup de poing jamais envoyé dans une mâchoire de toute ma carrière de boxeur professionnel. En moins d'une seconde, elle s'effondra sur le sol, K.O. Le sang coulait de son nez, de sa bouche et de ses oreilles, mais je n'étais pas calmé et je sentais encore ce nœud dans ma gorge qui m'empêchait de respirer alors, emporté par la colère, je lui ai foutu trois autres bourre-pifs en plein milieu de la gueule. J'ai senti son nez se casser sous mon poing et j'ai compris que son crâne commençait à se briser à l'intérieur. Elle convulsait, des

bulles de sang sortaient de sa bouche. Alors, pour finir le travail, je l'ai étranglée. Ça avait duré deux ou trois minutes, elle était coriace, la salope. Puis elle est morte, comme ça. Comme la pauvre figurante qu'elle était, son visage finalement complètement effacé de l'histoire.

M'allongeant sur le sol à côté du cadavre, je tentais de reprendre mon souffle. J'allais mieux et ma crise était passée. J'aurais pu en mourir (ça aurait été dommage). Mais c'était elle qui était morte. Je crois que j'ai eu envie de reprendre le contrôle et que c'était le seul moyen de le faire.

« Qu'est-ce que j'ai foutu ? »

Je n'avais pas tué depuis si longtemps et c'était revenu comme ça, sans que je puisse le prévoir, juste sur un coup de panique. Je n'étais même pas un vrai hypocondriaque. Juste un maniaque de l'hygiène. J'arrivais parfaitement à rationaliser cette épidémie. Je n'avais pas encore eu le temps de comprendre que nous serions confinés au moins pour deux semaines (ce serait très certainement plus), mais ça ne m'aurait, de toute manière, pas inquiété plus que ça. Au contraire. Je pense que j'aurais été rassuré de constater que le virus ne circule plus et que la France entière s'apprêtait à adopter le mode de vie que j'essaye de suivre depuis mon arrivée dans la capitale à quelques exceptions près. Mais le choc de cette nouvelle m'a fait revenir en arrière, à un souvenir auquel je n'avais pas pensé depuis des années et, alors que j'étais allongé sur le sol, la manche de mon polo jaune et vert (une grande marque, je ne sais plus laquelle et je m'en fiche, mais j'ai acheté ça dans une boutique de luxe, entre autres babioles) trempant dans le sang de ma victime, je sentis la pâleur

s'insinuer sur mon visage. J'avais tué et j'avais adoré ça. Alors, fermant les yeux, je me repassais, dans mon esprit, la scène de mon premier meurtre. Étrangement, je trouvais que ces deux assassinats s'emboîtaient plutôt bien. On aurait dit les deux premières notes d'une symphonie brouillonnée de longue date. C'était beau et émouvant. Cependant, le petit ange qui vit sur mon épaule me ramena vite à la raison : sur le plan légal, j'étais redevenu un meurtrier - normal - et il me fallait agir au plus vite pour que je sois disculpé aussitôt le corps découvert. J'avais merdé et je ne pouvais pas me débarrasser du corps aussi facilement que si j'avais tué cette salope dans mon appartement. Quelqu'un pourrait venir. Peut-être s'inquiéterait-on pour elle. Et à ce moment-là, je n'avais jamais découpé un corps. Sans compter le fait que le sol était recouvert de moquette et que celle-ci était imbibée de sang. Je devais la faire disparaître, elle, ainsi que les preuves.

Alors, prenant mon courage à deux mains, je me dressais sur mes jambes et cherchais des yeux la divine providence et, heureusement, je n'aurais pas à la chercher bien loin. Ma victime était fumeuse. J'allais donc l'allonger dans son lit, allumer une cigarette et mettre le feu au drap, au niveau du mégot. Mon plan n'était pas parfait, mais je comptais sur l'idée que l'immeuble brûlât tout entier avec ses occupants (donc, potentiellement, avec tous les témoins, bien qu'il n'en existât — selon moi — aucun), consumant le cadavre jusqu'à en altérer tout autre indice que ceux conduisant sur la piste du suicide ou de l'accident. De même, je comptais sur le fait que, s'il y avait énormément de victimes, on ne prêterait pas attention aux

circonstances de la mort de ma victime (c'était idiot puisqu'on chercherait nécessairement à savoir comment était morte celle dont partait l'incendie). Avec un peu de chance, l'immeuble brûlerait assez longtemps pour réduire les os en poussière et le tour serait joué. Maintenant, il ne me restait plus qu'à rassembler mes affaires, allumer le feu, fermer les rideaux (ainsi on ne verrait pas la fumée depuis l'extérieur) et partir le plus vite possible sans être vu. Il me faudrait rentrer à pied, pour éviter d'être immortalisé par les caméras de surveillance dans les transports en commun à l'heure du départ de feu. J'avais déjà été filmé à l'aller, mais ça n'était pas trop grave. Au contraire, je pourrais revenir à pied le lendemain et reprendre le métro depuis la station où j'étais descendu (Saint-Denis — Porte de Paris). Aussi croirait-on que j'avais passé la nuit dans le coin, m'écartant ainsi de l'incendie. Si j'avais été sur les lieux, j'aurais logiquement cherché à m'enfuir aussitôt.

Je me rends bien compte que tout cela peut paraître bancal aujourd'hui, mais, contrairement à ce que vous pourriez penser, j'étais bel et bien en état de choc au moment d'élaborer ce plan, dont j'imagine que je m'en suis plutôt bien sorti au vu des circonstances. D'ailleurs, si l'on en croit mes agissements tout à fait mécaniques, il est permis de penser que je commençais à prendre le coup de main meurtrier.

Inutile de vous faire languir plus longtemps : en effet, j'allais tuer à nouveau. Très bientôt. Tuer cette salope n'était qu'un prélude à ce que j'envisageais alors depuis des mois au moment où je traînais son corps sur le sol humide.

« Putain, qu'est-ce qu'elle est lourde, cette grosse vache ! »

À vrai dire, elle n'était pas si lourde que ça, mais je n'avais jamais été un garçon très athlétique (on peut donc dire que ma fragilité musculaire était proportionnelle à ma mauvaise foi) et j'avais beaucoup de mal à porter des objets lourds en ce temps-là. Par la suite, enchaîner les corps traînés, portés, découpés, brûlés et tout le toutim achèverait de me construire une silhouette de mâle alpha. La posant sur le lit dans une position confortable, j'allumai une cigarette sur laquelle je tirai.

« C'est bien ce que je pensais. C'est de la merde. »

La positionnant dans sa main, je veillais à ce que la partie incandescente entre en contact avec le drap. Je constatais alors que mon plan était par trop imparfait et que ce dernier ne brûlerait jamais sans que j'y mette mon grain de sel. Il fallait l'aider. Emboitant le pas à la destinée, j'allumais la première flamme à l'emplacement du mégot avec un briquet. Il me fallait alors faire vite et partir avant que quelque chose ne vienne perturber mon programme. Le détecteur de fumée noyé sous un litre d'eau et remis à sa place (ça ne se verrait certainement pas en cas d'expertise, puisque tout serait brûlé), je rassemblais mes affaires avant de lancer un dernier regard sur le lit qui commençait à prendre feu. Au bout de seulement deux minutes, les flammes étaient hautes d'au moins trente centimètres et ma victime disparaissait derrière un rideau de fumée. Conscient que je ne pourrais jamais revenir dans cet appartement, je décidais de voler un petit cadre de famille que je glissais dans mon sac. Juste histoire de

garder son visage en mémoire.

« Allez, c'est parti. »

J'ouvrais la porte et après un dernier coup d'œil, je
disparus dans la nature.

Someone in the crowd could be the one you need to know,

That someone who could lift you off the ground.

Someone in the crowd will take you where you want to go.

*Someone in the crowd will make you, someone in the crowd will
take you flying off the ground.*

If you're the someone ready to be found !⁴

⁴ *Someone in the Crowd* (Lalaland de Damien Chazelle).

Table des matières

Préface	3
Chapitre I	7
La chatte	9
La chance	23
L'incident	29
La photo	43
Le maquillage	53
Le corps	61
Chapitre II	75
Le guerrier	77
Les réseaux	91
Le photographe	101
La famille	115
La famille (2)	129
Le chien	141
L'inspecteur	157
Chapitre III	175
La journaliste	177
Le militant	193
La maison	205
Le masque	211
La marche	219
Playlist	229

Chez AlterPublishing LLC, édition équitable alternative à l'édition traditionnelle, nous faisons pleinement confiance à nos internautes et à nos lecteurs. Nous attendons donc d'eux que l'ouvrage soit, conformément à la législation, utilisé uniquement à titre personnel. Nous avons volontairement exclu toute protection ayant pour but d'empêcher la transmission de nos livres numériques à d'autres lecteurs que nos acheteurs directs ; nous préférons utiliser ce budget lourd et récurrent à des fins plus utiles à tous. Les livres et les fichiers numériques commandés, leur contenu, ainsi que tous les éléments reproduits sur le site de téléchargement d'œuvres numériques au titre de ce service (notamment textes, commentaires, illustrations et documents iconographiques) sont protégés par le Code de la Propriété Intellectuelle en France et par les législations étrangères régissant les droits d'auteur et droits voisins, le droit des marques, le droit des dessins et modèles, le droit des brevets. À ce titre, les œuvres de l'esprit, qui sont ainsi présentées et proposées pour le téléchargement et la lecture sont uniquement destinées à un usage strictement personnel, privé et gratuit. Toute reproduction, adaptation ou représentation sous quelque forme et par quelque moyen que ce soit, et notamment la revente, l'échange, le louage ou le transfert à un tiers, sont absolument interdits. Toute utilisation hors de ce cadre serait assimilable à un acte de contrefaçon, qui vous expose à des poursuites judiciaires, civiles ou pénales dans le cadre des dispositifs législatifs et réglementaires en vigueur. Nous comptons donc sur votre éthique qui nous permet de garantir les prix de vente les plus bas du marché et la rémunération des auteurs la plus attractive, maintenant et à l'avenir.

© 2021 AlterPublishing LLC